

DENIS IROUVA

# Le ténor rebelle

Marxiste, syndicaliste, militant historique du PCR, de la CGT puis de la CGTR, Denis Irouva, 82 ans, est devenu le meilleur « chauffeur » de manif.

Les quelques images pieuses sur les murs de la petite case de la Chatoïre au Tampon ne seraient-elles pas accrochées là uniquement pour combler les vides laissés par toutes les photos manquantes de l'album de Denis Irouva ? Nous n'avons pas abordé le sujet religieux et la question demeure.

Le vieil et solide syndicaliste a glissé dans la conversation qu'il n'avait pas de photos de ses parents et grands-parents. Un peu plus tard, il a sorti de son « dossier », un empiement de tracts, de coupures de journaux et l'épais manuel sur la « formation syndicale générale ». Il en a extrait la photocopie d'un cliché qu'il aurait tant aimé voir publié, encadré, exposé. Comme si cette photo de groupe représentait l'apothéose de sa lutte syndicale.

L'original, il ne l'a plus et le regrette. Aussi a-t-on du mal à reconnaître, sous les contrastes saturés en noir et blanc, le grand kaf en costume au milieu de la vingtaine de délégués syndicaux venus du monde entier pour poser devant le Kremlin à Moscou. C'était le 1<sup>er</sup> mai 1987. Denis Irouva, représentant la CGT réunionnaise était fier d'avoir serré la main du leader soviétique Mikhaïl Gorbatchev avant de défilier sur la place rouge. « À notre arrivée, le KGB m'avait demandé ma tendance, si j'étais léniniste, trotskiste... Je leur ai répondu que j'étais marxiste, point final. »

Faisant fi des nuances fratricides du communisme, Denis Irouva est avant tout un pur, sans doute l'un des derniers syndicalistes à pouvoir chanter à tue-tête le texte intégral de l'Internationale. À 82 ans cette année, il a fait cette semaine la Une du Quotidien pour avoir donné mardi les peps qui manquaient à la manifestation contre les accords de « flexi-sécurité ». « C'est Marguerite de FO qui m'a dit pendant qu'on attendait devant la préfecture : Oté Denis, fais un affaire ! »

Il a répondu au-delà des espérances du secrétaire départemental de FO (Force ouvrière). Accompagné de son dalaon Benoît Abelard au kayak, il a entonné un maloya revendicatif dont il a lui-même écrit les paroles. Il y racontait la supplique imaginaire d'un manifestant demandant à la brigade coloniale de ne pas lui taper sur la tête. « Mardi, j'ai chanté la chanson coloniale mais j'ai un paquet de romances adaptées à toutes les situations. Une qui dit (il chante) : Oté rest anou solidaire, rant dan la rézistans ; une autre qui parle des filles bourgeoises en colère, une autre qui appelle les patrons à négocier. » Au passage, il serait bien qu'un « producteur », ou un militant technicien du son, enregistre ce patrimoine syndical musical et original. Le ténor rouge se dit « 100 % disponible » et n'attend que ça...

## « C'était vraiment la misère. Dégueulasse »

Peu de photos, pas (encore) de traces sonores ; pour l'instant toute la vie du vieux militant est archivée derrière ses yeux rieurs. Heureusement qu'il fait preuve d'une santé de fer et d'une mémoire à toute épreuve pour raconter son presque siècle.

Il laisse pour quelques heures le meuble qu'il est en train de retaper à la scie et au marteau. Pousse un fauteuil sous la varangue et retourne à la case départ : le 12 août 1930. Sa mère malade des yeux est précipitée dans l'obscurité puis dans la tombe. Quelques mois plus tard, son père, « turbineur » à l'usine sucrière de Grand Bois et petit planteur, la rejoint. « On disait à l'époque qu'il était mort d'un refroidissement. Il n'y avait pas les médicaments comme maintenant. Quand tu tombais malade, tu étais



Denis Irouva est autodidacte. Il ne cesse de s'informer et de jauger l'état de son île. (Photo Yann Huet)

baisé. C'était vraiment la misère. Dégueulasse... »

Quand la guerre éclate, Denis est orphelin. Il n'a pas dix ans et déjà chef de famille aux yeux de ses cinq frères et sœurs. Un oncle les accueille dans sa case de Terre-Sainte. « Ce n'était même pas des bidonvilles, c'était des pailletes. On dormait sur une paille et on était baisé par les puces et les punaises. Elles rentraient sous les ongles alors on se frottait les pieds avec du choka bleu et on les trempait dans l'eau de mer pour les faire sortir. »

Le marmay ne fréquente les bancs de « l'école coloniale » que deux ans. Le reste du temps, il gratte la terre dans les champs de maïs et coupe les cannes pendant la saison, il se débrouille pas mal en maçonnerie et menuiserie. « On échangeait notre surplus de maïs, de zantac ou de zambrovsats contre les poissons des pêcheurs. C'était plus que de la solidarité, c'était de la fraternité. Rien à voir avec le chacun-pour-soi d'aujourd'hui. Il faut le dire : on a vécu dans la merde. Mais il y avait du travail pour tout le monde. La mécanisation à outrances n'était pas passée par là. »

Lorsqu'en 1953, il part à Madagascar pour effectuer ses 18 mois de service militaire obligatoire, Denis est déjà « rebelle ». Le fait de passer du côté de l'oppressé et d'être considéré

« comme un zorey » par les « indigènes », qui n'ont pas le droit aux mêmes rations que lui (pas de vin, très peu de viande), lui soulève le cœur : « C'était de la discrimination extrême. Pendant la répression, l'armée française a tué à Madagascar presque l'équivalent de la moitié de la population de la Réunion. C'est normal que ça ait été en 1972 ». Il retournera trois autres fois dans la Grande Ile dans le cadre de ses activités syndicales.

À son retour à la Réunion, en 1955, il signe un premier contrat de chauffeur à Saint-Benoît puis il déménage au Port pour travailler dans une société de transport d'une trentaine de camions. Mais le climat politique tourne à l'orage. Après la victoire des communistes aux élections législatives de 1956, la réaction de la droite est brutale. Un préfet de combat, Jean Perreau-Pradier, organise la fraude et la répression pour bouter les rouges hors du pouvoir. Le PCR voit alors le jour en 1959 et lance son mot d'ordre d'autonomie démocratique et populaire.

« Une nuit de 1962, les nerfs du conseil municipal ont débarqué en camionnette 205 au siège de la CGT au Port. Il y avait un pauvre militant, René, qui gardait le local. Il a voulu les empêcher de le dynamiter alors ils l'ont tabassé et lui ont brisé la jambe. C'est à partir de là que je n'ai plus compte mon engagement. Pour moi, le

parti ou le syndicat, c'était la même chose. »

Les décennies 1960 et 1970 sont pour Denis Irouva des décennies de combats, il cite quelques noms de camarades agressés comme Amable Denis, renversé par une camionnette, ou Thomas Soundarom, tué d'une balle en pleine poitrine pendant une manifestation. C'était le temps des saisies du journal Témoignages, de la clandestinité de Paul Vergès, des intimidations et des broquettes.

## « Je n'ai pas assez makroté »

Il est licencié le 30 septembre 1967 pour avoir vendu des vignettes de soutien à Témoignages pendant son service. Il prend sa revanche en mai 1968 quand les chauffeurs obtiennent 30 % d'augmentation après un mois de grève. Il rit de bon cœur à l'évocation de l'élection du Port de 1971 à l'issue de laquelle il est élu conseiller municipal communiste.

« Mi té koné pa in mèrd », rigole-t-il à propos de son travail d'élu. En plus, il quitte Le Port au bout de quelques mois. Il va vivre sur un lopin de terre récemment acheté au Tampon. En 1975, il déménage une nouvelle fois à Saint-Denis. Les camarades lui ont

trouvé un emploi, pour lui et son épouse, à la SHLMR.

Vient alors l'heure de rattraper les années d'école qui lui ont été confisquées. Aux cours du soir proposés par le parti, l'autodidacte apprend vite. Il a Daniel Lallemand comme professeur et ne tarit pas d'éloge sur Yves Grondin, dirigeant de la CGTR : « Il m'a appris à compter mais aussi à commencer une grève, à tenir une grève et à arrêter une grève ». De formation en formation, il a vaincu l'illettrisme au point d'assumer pendant cinq ans la mission de conseiller prud'homal de 1989 à 1994.

Dans les années 1980 et 1990, les affrontements politiques et syndicaux sont devenus moins violents mais plus insidieux. Le délégué syndical a souffert d'allégations de la part de rivaux jaloux, parfois au sein de sa propre organisation. Il lui a fallu défendre son honneur et moucher les critiques. « Un employé m'a accusé d'avoir makroté (magouillé). Alors j'ai fait la liste de mes makrotaz : 1 % d'augmentation de salaire chaque année pendant 25 ans pour l'ancienneté, une aide de 50 francs par mois pour payer la facture d'électricité des concierges, la titularisation des petits contrats, une augmentation de 5,5 % négociée en 1992 sans un seul jour de grève, etc. Je suis fier de mes makrotaz et je trouve même que je n'ai pas assez makroté. »

« Quand tu es communiste et syndicaliste, tu en prends plein la gueule mais je ne regrette rien. Si je n'avais pas fait tout ça, je serais encore plus baisé aujourd'hui », conclut le vieux militant. Tous les jours, Denis Irouva s'informe et jauge l'état de son île. Il a gardé intacte sa capacité d'indignation face aux bénéfices du CAC 40 et aux errements des politiciens locaux. Quand on est rebelle, on a toujours vingt ans.

Frank CELLIER

## BIO

- 12 août 1930 : Denis Irouva naît à Terre-Sainte. Il est l'aîné d'une famille très modeste de six enfants. Mais son père et sa mère meurent dans les dix ans qui suivent. La fratrie sera élevée par les grands-parents puis par un oncle.

- 1952-1953 : Pendant son service militaire à Madagascar, il obtient son permis de conduire de poids lourds.

- 1955 : À son retour, il devient chauffeur routier et se marie avec Marie-Josiane qui lui donnera sept enfants. En 1956, la famille s'installe au Port.

- 1962 : La répression violente contre les communistes exacerbe son sentiment révolutionnaire, il redouble d'activités au sein du PCR, de la CGT puis de la CGTR créée en 1968.

- 30 septembre 1967 : Il est licencié pour avoir vendu des vignettes du journal Témoignages pendant son service.

- 1971 à 1977 : Il est élu conseiller municipal du Port sur la liste de Paul Vergès.

- 1975 à 1993 : Embauché comme agent de service à la SHLMR, à Saint-Denis, il en devient le délégué syndical pour la CGTR.

- Depuis 1993 : Dynamique retraité, il milite sans relâche. On le retrouve dans tous les cortèges syndicaux de la CGTR et dans tous les combats électoraux du PCR au Tampon où il a acheté un terrain en 1971.